

## Dossier

### *L'empêchement des tendances Et l'origine des modalisations de la certitude*

#### 1) Présentation du texte

Ce texte n'est pas à prendre seul. Il ne vaut pas seulement pour lui-même, mais comme une partie dans une composante bien plus grande. En effet il s'agit du paragraphe 21, extrait de « *Erfahrung und Urteil* » (Expérience et jugement), qui est considéré comme le dernier ouvrage du mathématicien et philosophe Edmund Husserl (1859-1938), ce dernier étant considéré par ses pairs comme le véritable fondateur de la phénoménologie. Cela étant dit, il n'est pas tout à fait vrai qu'il s'agisse d'un livre en soi. Cet ouvrage, qui a en fait été publié à titre posthume par son ancien élève Ludwig Landgrebe en 1939, est une compilation des derniers recueils de texte du philosophe. Nous sommes donc ici face à sa pensée la plus mature. Dans cette recherche sur les structures générales de la réceptivité, le paragraphe 21 analyse la perception, en partant de sa tendance à la certitude.

Ce paragraphe est central sur les modalisations de la perception ; il en traite toutes les possibilités avec une rigueur mathématique. Ainsi présente-t-il la perception normale, la perception inachevée, la perception déçue et l'acquiescement, la perception négative et enfin la dislocation de la perception dans le doute et sa résolution (nécessaire) dans le calcul des probabilités. En outre il nous montre que la perception est toujours d'abord une certitude naïve quand elle est aperception antérieure – parce que cela est nécessaire pour appréhender l'objet de la perception – puis passant par des modalités diverses telles que la conscience présentifiante, la conscience vide, la présence vivante (ou l'étant) et le doute, elle revient

finalement toujours à une certitude retravaillée, peaufinée, mûre, qui sera le résultat postérieur de la perception. Autrement dit, cette certitude naïve et nécessaire à toutes aperceptions, découlant des souvenirs inconscients des expériences passées qui ont été intégrés par le jugement, poursuit un certain chemin modal au cours de l'expérience, au bout duquel le fruit de ce travail réflexif est la certitude admise comme référence pour le jugement, qui fait immédiatement suite à l'expérience. C'est sur cette certitude finale que travaillera le jugement, et non sur la certitude primaire et naïve qui ne sert qu'à entrer dans l'expérience par telle ou telle voie modale et son évolution.

## 2) Expérience de lecture

Faisons écho au texte de Husserl en considérant la lecture de ce paragraphe comme une expérience. Nous aurons alors à déterminer quelle a été la certitude primaire et naïve lorsque nous avons appréhendé l'objet de cette perception. Ensuite nous décrirons par quelle modalité notre perception est passée au cours de la lecture, et enfin, il s'agira de considérer la certitude qui découle de cette expérience, c'est-à-dire de la compréhension de ce texte, dans un commentaire ultérieur.

Comment se représenter un texte comme objet de perception ? Si on le regarde de loin sans le lire, il n'est qu'un ensemble de mots qui semblent former des phrases, comme tous les autres textes. Il est intéressant ici de remarquer qu'en effet, nous partons d'une certitude, comme une hypothèse posée par avance, involontairement. Quand je vois ce texte de loin, je repense à tous les textes que j'ai pu lire, et donc j'en déduis naturellement que cet ensemble de mots forme des phrases, qui elles-mêmes ont un sens, parce que tel a toujours été le cas par le passé. Je pose donc que ce texte est un ensemble de phrases qui ont du sens. Pourtant, sans faire l'expérience de le lire vraiment, je ne devrais pas affirmer cela.

Sans expérience il ne peut y avoir de véritable jugement ; le souvenir des expériences passées qui s'exprime sous la forme de la certitude primaire et naïve n'est là que pour nous guider dans l'appréhension de cette expérience. Un jugement ne sera jamais mûr si la certitude n'a pas été retravaillée au cours de l'expérience à laquelle il est directement inhérent.

Il est possible que ce ne soit que des mots mis l'un après l'autre, ou même seulement des lettres à intervalles irréguliers, ne formant ainsi aucun sens. C'est une possibilité, et

pourtant je ne l'envisage pas naturellement. Non seulement je ne l'envisage pas de prime abord, mais en plus je pose comme une certitude quelque chose que je ne peux finalement pas savoir sans m'être confronté directement à l'objet de ma perception. Le fait de n'avoir jamais lu un texte dépourvu de sens me fait croire sous la modalité de la certitude que tous les textes, en tant qu'objet d'aperception, ne sont pas dépourvus de sens. Ainsi, si je me retrouvais face à un texte écrit en une langue que je ne comprends pas, je continuerai d'affirmer que ces mots ont un sens, même si je ne les comprends pas, alors même que la barrière de la langue rend l'expérience impossible. Autrement dit, au lieu d'avoir cette certitude, ne devrais-je pas plutôt demeurer dans un état de doute ? Ce n'est pas ainsi que fonctionne la conscience, et c'est exactement ce que décrit Husserl. Les expériences quotidiennes ne sont jamais vraiment reconduites, parce qu'alors nous serions comme un bébé qui redécouvre sans cesse, et cela nous empêcherait d'avancer dans l'élévation de la raison, tant les expériences banales et répétitives sont nombreuses. Nous les percevons donc naturellement à travers la certitude, qui nous permet de poursuivre outre sans s'y pencher comme au premier jour. Paradoxalement, l'élévation de la raison a le prix des erreurs de jugement. L'homme ne peut pas demeurer dans l'état de doute, parce que c'est un état qui paralyse, qui gèle l'action, et là je vous renvoie à la fable de l'âne de Buridan (la conscience doit prendre position pour permettre l'action : la décision) ; mais il ne peut pas non plus faire l'expérience de chacun des objets de perception qui l'entourent, car ils sont trop nombreux. La solution que la conscience a trouvée est donc de se servir des souvenirs pour corréler les expériences déjà vécues ; et plus elles ont été vécues, plus la perception tend à cette certitude naïve qui ne demande pas à achever la perception, justement parce qu'elle ne pense pas être surprise.

Mais il n'y a pas que le souvenir qui joue dans la certitude aperceptive, il y aussi la raison. Certes je n'ai jamais vu de texte dépourvu de phrase, mais si je pense que ce texte est effectivement fait de phrases sans même l'avoir lu, c'est aussi parce que je ne vois pas l'intérêt d'écrire un texte dépourvu de sens ; ce serait irrationnel, donc je rejette naturellement cette idée.

Pour revenir à la question de départ, qui portait sur la façon dont je pourrais me représenter ce texte comme aperception, plutôt que son aspect visible qui le rend trop semblable à n'importe quel objet de perception de type écrit, et qui rend par conséquent la certitude naïve trop générale, j'opterais pour la considération de son titre. La question est maintenant : Que puis-je attendre du contenu de ce paragraphe en ayant lu son titre ?

*L'empêchement des tendances  
Et l'origine des modalisations de la certitude*

La difficulté est maintenant de se souvenir de ce que l'on a immédiatement et intérieurement perçu, en mettant de côté la lecture qui été faite et le jugement final qui s'en accompagne.

Le terme « certitude » est le mot clef de ce titre, car c'est lui qui éclaire et donne un sens de compréhension aux autres mots. Sans « certitude », on ne peut absolument pas voir que les tendances et les modalisations dont il est question se rapportent en fait à la conscience. A la conscience parce que la certitude est une des modalités du penser. Être certain, c'est affirmer ou nier quelque chose par opposition absolue au doute. Or affirmer ou nier, c'est penser. Une pensée peut donc être une certitude. Mais qu'est-ce qui pense si ce n'est une conscience ? Donc la certitude renvoie nécessairement à la conscience. Cette compréhension du terme « certitude » est communément admise, n'importe quel être doué de raison et comprenant le sens de ce mot aurait pu faire le même raisonnement. Cependant il est un souvenir qui m'est revenu à l'analyse de ce titre, venant à l'appui de mon raisonnement sur le terme « certitude » ; c'est ma lecture des « *Méditations métaphysiques* » de René Descartes. En effet c'est au sein de cet ouvrage que Descartes nous dévoile selon lui quelles sont les 7 modalités du penser, et parmi elles se trouve la certitude : douter, concevoir, comprendre, certifier (affirmer/nier), vouloir, imaginer, sentir.

C'est donc à l'aune de cette modalité du penser qu'il faut penser les mots « tendances » et « modalisations » qui viennent immédiatement en second plan. Selon moi, ce titre annonce une exposition des différentes sortes de certitudes, des différentes façons d'être certain. Ou alors il présente le cheminement de la pensée qui conduit à la certitude : comment pouvons-nous être certain de quelque chose, et quand le sommes-nous ? Telles sont les questions et les attentes qui surgissent en moi à la lecture de ce titre.

Ensuite ce sont les termes « empêchement » et « origine », arrivant au troisième et dernier plan, qui finissent d'éclairer l'aperception du texte. On a tendance à mettre le mot « tendances » en parallèle avec le mot « certitude », de sorte que ce seront des tendances à la certitude qui seront ici décrites comme empêchées. Cependant le terme « tendance » n'est pas sans rappeler une certaine cohérence avec l'automatique, l'involontaire, le naturel. Si on rapproche les deux termes, on peut d'ores et déjà évoquer une hypothèse de thèse soutenue par l'auteur : la conscience serait-elle naturellement encline à certifier ?

Cette thèse ne serait pas totalement dépourvue de sens, puisque c'est justement pour contrer cette tendance à tout certifier que Descartes pose le doute hyperbolique comme

méthode pour en revenir à la vérité des choses, et donc pour enrayer les erreurs de jugement. On ressent donc un certain sillage cartésien chez l'auteur, bien que ce ne soit qu'une hypothèse.

Mais ici, l'auteur semble vouloir nous parler de ce qui nie les tendances, plutôt que de ce qui devrait nier les tendances. Autrement dit, il semble s'intéresser avant tout au comportement naturel de la conscience, avant que de lui prescrire un comportement. Il paraît en effet logique de d'abord comprendre le fonctionnement de la conscience avant de chercher à perfectionner son jugement, si tel est le but.

Voilà tout ce qui me vient à l'esprit à propos du titre. Passons maintenant à la lecture.

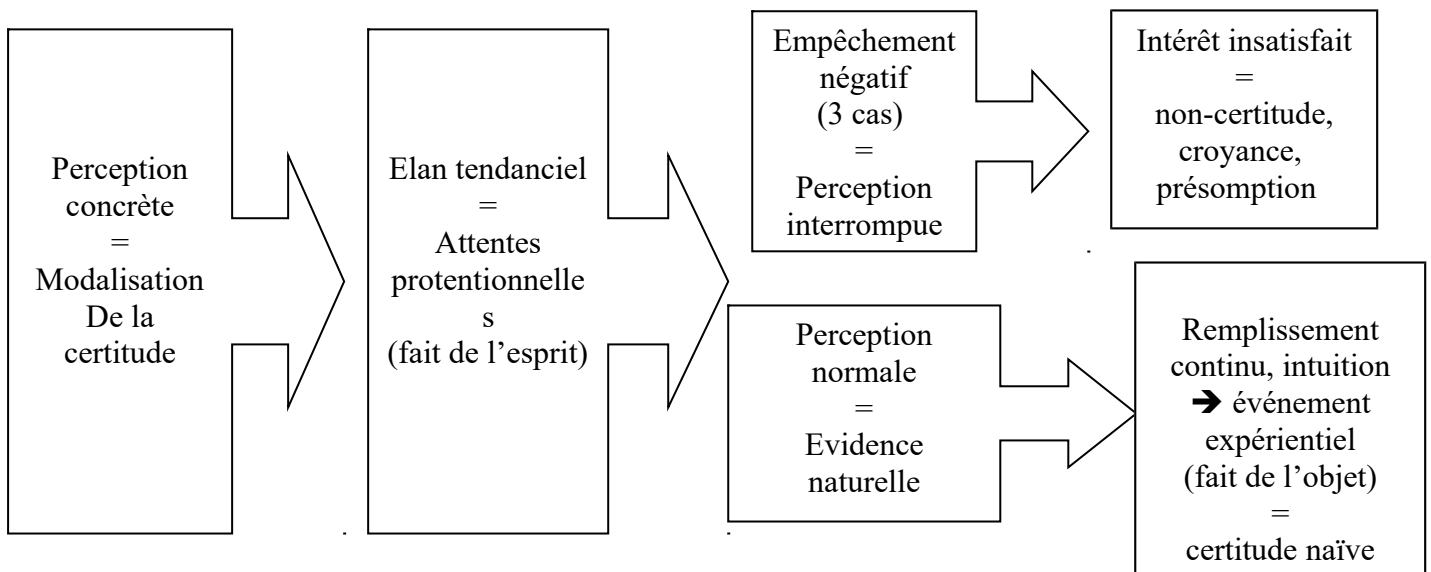
Finalement ma lecture du texte s'est confortée dans l'aperception que j'en avais à travers son titre, mon attente s'est remplie ; ce qui me fait dire, et heureusement pour Husserl, que son titre est tout à fait cohérent avec le contenu de son texte ; si toutefois j'ai bien compris. Mon expérience de la lecture est partie du mode originel de l'étant dans la considération du texte, puis est passée par le mode de la possibilité ouverte en considérant son titre. Le titre annonce quelque chose. Je pose donc qu'il doit y avoir une thèse, et j'imagine même ce qu'elle pourrait être. Mais même si ce que j'ai imaginé n'est pas validé, je sais qu'un texte de philosophie doit comporter une thèse, quelle qu'elle soit ; donc il s'agit bien du mode de possibilité ouverte, car je n'hésite pas ici entre deux thèses concrètes. Finalement mon attente s'est remplie, et je peux désormais juger de ce texte avec une plus grande et plus exacte certitude que celle qui m'animait avant sa lecture.

### 3) Enumération des tendances et de l'origine des modalisations dans la 1<sup>ère</sup> partie de la 1<sup>ère</sup> section

Après avoir décrit la perception normale au travers de l'évidence naturelle, Husserl distingue 3 cas possibles qui peuvent empêcher la finalisation de cette perception normale. Si la perception n'est pas finalisée, il ne peut y avoir ni remplissement ni non-remplissement de l'attente ; l'attente qui demeure figée tombe simplement dans l'oubli. Voici les 3 possibilités d'empêchement des tendances selon Husserl :

- 1) L'objet disparaît du champ de perception → l'objet est détourné du sujet.
- 2) L'objet est caché par un autre qui se glisse devant lui → le sujet est détourné de l'objet.
- 3) Un intérêt plus fort s'impose → le sujet se détourne volontairement de l'objet.

Quant à l'origine des modalisations de la certitude qui se trouve dans le passage introductif du paragraphe qui va de la ligne 1 à 13, en voici une proposition de schéma :



#### 4) Recherche sur l'étymologie du mot « dépression »

« Etat psychique de souffrance marqué, par le ralentissement de l'activité, la lassitude, la tristesse, l'anxiété »

Voici ce qu'un dictionnaire classique nous en apprend. Il s'agit d'un état de souffrance, mais qui se différencie de la maladie usuelle en ce qu'il est psychique et non pas physique ; du moins pas au premier plan, mais il peut avoir des conséquences sur le corps. Cet état de souffrance est caractérisé par l'apparition et la combinaison de 4 symptômes : une diminution de l'activité, la lassitude, la tristesse et l'anxiété. On comprend que la lassitude et la tristesse ont pour conséquence le premier symptôme. Quant au dernier, il peut parfois être si fort qu'il atteint le corps lui-même. Que pourrait nous apprendre de plus un dictionnaire étymologique ?

« Perturbation du dynamisme de la vie psychique, qui se caractérise par une diminution plus ou moins grave de l'énergie mentale, une certaine pente de l'affectivité qui est marquée par le découragement, la tristesse, l'angoisse. Dans le cours de son existence, tout individu souffre de quelque atteinte de *neurasthénie*, de **dépression nerveuse**, engendrée par la *fatigue*, le bruit, les inquiétudes et le *surmenage*. Un état d'*asthénie physique et psychique* rendant difficile l'effort sous toutes ses formes (...) aboutit chez le psychasthénique à des états de grande **dépression** le réduisant à une *inaction* totale. **SYNT.** *Dépression affective, anorexique, cyclique, mélancolique, mentale, morale, nerveuse, névrotique, profonde, réactionnelle; faire une dépression, succomber à la dépression; plonger dans une dépression désespérée.* **PARAD.** (Quasi-)synon. *accablement, fatigue, tristesse.* (Quasi-)anton. *allégresse, enthousiasme, euphorie, surexcitation, survoltage.* »

Synonymes : abattement, accablement, bourdon, blues, cafard, chagrin, crise, fond, hypocondrie, langueur, mélancolie, neurasthénie, nostalgie, prostration, ravin, récession, recul, spleen, tristesse.

« Dépression » vient du latin *depressus* qui signifie : qui s'enfonce profondément.

En effet la première image qui nous vient de la dépression est celle d'une chute qui semble sans fin, en des profondeurs abyssales au noir d'ébène, où l'atteinte effrayante du fond imperceptible, rendant la lumière du soleil qui se reflétait à la surface insaisissable tel un lointain souvenir, apparaissant comme une fin irréversible qui tardera à finir.

La racine latine évoque un élan vers la profondeur. Si le dépressif va en profondeur, c'est qu'il s'assombrit, telle est l'image, puisque plus on va profondément, et plus on s'éloigne de la lumière du soleil. Métaphoriquement cette lumière serait celle de l'espoir, de la joie de vivre. La définition s'accorde à dire que le dépressif est désespéré, mais j'émettrais des doutes quant à cette interprétation de l'espoir. N'est-ce pas là un contre-sens ?

Certes il n'a pas la joie de vivre, mais est-il vraiment désespéré ? S'il l'était vraiment, soit il se donnerait la mort, soit il serait ataraxique, et donc insensible à la douleur. Au contraire, c'est justement l'espoir qui fait perdurer dans l'existence, dans une accoutumance à la souffrance qui s'en accompagne toujours. En effet, n'est-ce pas parce qu'on espère que l'on a peur ? Parce qu'on espère que l'on continu de croire, envers et contre tout, s'exposant ainsi

à toutes les déceptions ? Parce qu'on espère que l'on demeure dans un état statique qui nous empêche d'avancer ? Parce qu'on espère que l'on ne se satisfait pas de que la vie a à nous offrir ? C'est parce que l'on espère que l'on s'enchaîne nous-mêmes. L'être humain ne cessera jamais facilement d'espérer, tout comme le dépressif, qui espère démesurément, se complait dans la déception sans cesse renouvelée qui s'accompagne du non remplissement de toutes ses attentes. En vérité, seul celui qui n'a plus d'espoir est libre. Soit il ne supporte pas la réalité et se donne la mort, ce qui est une façon de se libérer, soit il vit comme les stoïciens : ne ressentant ni joie ni peine, il demeure impassible face à un monde, où quasiment rien au final ne dépend vraiment de lui. C'est seulement quand on a tout perdu qu'on est libre de faire tout ce qu'on veut, car alors on n'a plus rien à perdre. En ce sens le nihilisme est selon moi une forme de continuité qui a fait fructifier l'héritage des stoïciens. Si l'on ne croit plus en rien, certes on n'a plus rien à attendre de la vie, mais on n'a plus rien à craindre non plus ; ce qui doit arriver arrive. Donc je ne suis pas d'accord pour dire que le dépressif est désespéré. Il n'est rien de plus qu'un masochiste inconscient, ou plutôt de mauvaise foi, qui joue avec les chaînes de l'espoir, alors qu'il en a lui-même jeté la clef dans les limbes de son esprit.

Le symptôme principal, si ce n'est l'élément déclencheur de la dépression, semble être la tristesse. Et qu'est-ce qu'une profonde tristesse ? C'est ce que l'on nomme « la mélancolie ». Malgré l'usage à tort que l'on en fait dans le langage courant, la mélancolie n'a rien de banale ou de « normal ». Elle n'est pas qu'un simple état de tristesse, il s'agit d'une tristesse telle qu'elle interdit au sujet tout projet d'avenir et le piège dans un présent proscrit d'instantanéité, où le passé vient se répéter sans cesse. En réalité le mélancolique fait face à un passé si douloureux qu'il n'arrive pas à le surmonter, d'où son incapacité à se projeter dans l'avenir, et sa tendance à se morfondre encore et toujours sur un événement passé qu'il refuse d'intégrer dans sa réalité. Le mélancolique vit dans le regret, il donnerait tout pour remonter le temps et changer les choses, bien qu'il sache pertinemment que cela est impossible. Alors que le schéma normal serait d'intégrer sa souffrance et d'en faire une force, d'apprendre de ses erreurs pour évoluer, le mélancolique reste prostré sur un événement de sa vie, se bâtissant petit à petit un monde qui n'est plus celui de la réalité, et où il s'enterre lui-même.

## 5) Expérience de surprise personnelle déçue



Ce vendredi matin, j'ai fait une expérience pour le moins étrange. A cette époque, j'étais en deuxième année de licence, et j'habitais un petit logement étudiant à Mont Saint Aignan. Le réveil se met à sonner, comme tous les matins de la semaine. Je l'éteins, regarde l'heure au passage. Il me reste 20 minutes avant de commencer à me préparer pour aller en cours. Je décidai de rester au lit durant ces 20 minutes, afin de me réveiller tout doucement. Mais pendant ces 20 minutes, il s'est passé quelque chose. Vous savez, c'est comme ces fois où on a l'impression qu'un laps de temps a disparu quelque part, car notre conscience se trouve projetée du point A au point C, sans qu'elle puisse dire ce qu'elle a fait au point B. J'ai eu l'impression que cet instant, qui objectivement semble avoir bel et bien duré 20 minutes, n'a en fait duré que quelques secondes. Peut-être était-ce dû à mon état de demi-sommeil.

Tout à coup donc, je relève la tête et je m'aperçois que je me suis assoupi, c'était la seule déduction possible. Je suis manifestement en retard, je dois me dépêcher. Alors je saute de lit, j'enfile mes vêtements ; tout cela très vite, je ne voulais vraiment pas arriver en retard ! Je me souviens même du stress qui s'accompagne de ce genre de situation, parce que j'avais mauvaise conscience de m'être rendormi.

Soudain, c'est en me préparant dans ma petite chambre d'étudiant que j'aperçus quelque chose qui retint mon attention. Dehors, le soleil se levait seulement. Vu l'heure qu'il était, le soleil ne pouvait pas seulement se lever. Certes c'était joli, mais ce n'était pas normal. Et il n'y avait pas que cela. De ma fenêtre, je pouvais observer ses reflets sur le déferlement de l'eau qui bordait la terre, telle une mer semblait-il, avec quelques magnifiques îlots au rivage.

A ce que je pouvais en juger, j'étais devant un joli paysage d'Irlande, ou plus précisément du Connemara. Comment pouvais-je juger précisément de ce paysage ? Tout simplement parce qu'il m'est familier. Il y a 3 ans de cela, j'ai voyagé une semaine en Irlande avec mon frère. Nous allions de ville en ville, avec seulement un sac sur le dos.

Mais la vraie question est : Comment pouvais-je avoir cette vue de ma fenêtre d'étudiant qui donne habituellement sur l'agglomération rouennaise en contrebas ? Car je me souviens avoir été subjugué par ce paysage, non pas par sa beauté, mais par son incohérence qui m'a immédiatement frappé. Alors que je m'attendais à voir le même paysage que d'habitude, sans étonnement particulier, je crois m'être réveillé dans un autre pays. Je me

souviens être resté là, devant ma fenêtre, peut-être même pendant quelques minutes, en réfléchissant à ce que cela pouvait signifier. Ce fut l'élément déclencheur. Un peu comme dans le film "Matrix", où quand il y a une incohérence dans la Matrice, ça signifie que quelque chose d'anormal se passe. En fait, s'il n'y avait pas eu cette incohérence que j'ai su remarquer, je n'aurais peut-être pas compris ce qui se passait réellement, et ça aurait sans doute changé l'issue de mon récit.

Alors je compris que je m'étais réellement rendormi après le réveil, mais que hélas, je ne m'étais toujours pas réveillé, car manifestement, j'étais bien là en train de rêver. C'était la seule explication plausible. Et pourtant, même si au réveil ça m'aurait paru évident, dans le rêve même, la lucidité est altérée. C'est pourquoi, d'abord le doute s'empara de moi. Comment puis-je être sûr qu'il s'agisse bien là d'un rêve ? Car les images que nous envoie le cerveau pendant un rêve sont telles qu'il ne peut y avoir de doute à l'état d'éveil quand on se les remémore, mais à l'état de sommeil même, c'est le flou total ; il nous manque les capacités de discernement habituelles qui sont entravées par l'inconscient.

Alors je pense à la douleur. La douleur ne trompe pas, elle est authentique. Je ne saurais dire à ce moment là comment ça m'est venu, mais à l'état d'éveil, je sais que de nombreux rêves se sont terminés dans l'impression de sensation de douleur, comme si la douleur pouvait ramener à la réalité. Mais ce n'est jamais qu'une impression, car une douleur imaginaire ne saurait causer une réelle douleur. Je sais par expérience que l'on peut croire ressentir de la douleur en rêvant, mais mon hypothèse est que lorsque nous rêvons que nous mourrons dans la douleur, c'est soit que nous étouffons sous notre couverture, soit qu'un de nos membres est mal placé, coupant ainsi la circulation, ce qui fait de la douleur rêvée une alerte du corps lancé à l'esprit pour sortir du sommeil et rétablir les choses. En d'autres termes, si je souhaitais me faire mal volontairement, je ne le ressentirai pas. Partant de l'hypothèse que je suis bien en train de rêver, je suis entièrement libre de mes actions, et donc il suffit de prendre l'exemple de la douleur pour voir si cette liberté se soumet bien aux lois de la causalité comme en temps normal. Donc je me suis mordu le bras à plusieurs reprises, et à aucun moment je n'ai ressenti une quelconque douleur. J'avais alors acquis la certitude que je rêvais. C'est seulement à ce moment que le cauchemar commence.

L'angoisse s'empare de moi. Le rêve devient anxiogène. Je sais que je me suis rendormi, je sais que si je ne me réveille pas au plus vite, je risque d'être vraiment en retard. Car bien qu'ici le soleil se lève seulement, je n'ai aucune idée de quelle heure il est en réalité, ni combien de temps a jusqu'ici duré objectivement mon rêve. Vous avez déjà essayé vous, de vous réveiller consciemment à partir d'un rêve ? Un véritable cauchemar.

Finalement je m'aperçois que dans ce cas si, avoir pris conscience que je rêvais était une connaissance bien cruelle, car bien que souhaitant plus que tout me réveiller, je n'y parvenais pas pour autant. Je tournais en rond, comme prisonnier des limbes de mon esprit. Bizarrement mon rêve était restreint à ma chambre et à son balcon du 3<sup>ème</sup> étage. Peut-être parce que me sachant en train de rêver, je ne voyais pas en quoi en sortir pourrait arranger mes affaires. D'ailleurs, sortir pour faire quoi ? Aller en cours ? Ce serait bien si on pouvait assister à un cours en dormant, mais je ne vois pas ce que mon inconscient aurait pu me servir que je ne sache déjà. Non tout était-là. Sortir n'aurait servi à rien, et c'est pourquoi je n'ai pas essayé. J'avais tous les éléments en main, et s'il y avait un moyen de stopper le rêve pour faire émerger la conscience, c'est ici que je le trouverais. C'est pourquoi je tournais en rond. Sûrement que si j'étais connecté à un encéphalogramme on aurait remarqué un sommeil agité, quoique je me demande comment cela se traduirait. J'essayais psychiquement de me réveiller, c'est-à-dire d'y penser très fort et d'émerger à la pleine conscience, mais cet exercice fatidique me semblait vain. Je fermais les yeux et j'y pensais comme la chose que je voulais le plus au monde, mais rien n'y fit. Finalement c'est une expérience terrible, car c'est un moment où l'on se sent impuissant sur son propre corps, comme s'il y avait un étranger aux commandes, et qui s'amuse à nous refuser le réveil. D'habitude mon corps répond à ma volonté, et c'est normal à l'état d'éveil. Mais là, j'ai vécu une expérience de dissociation corps/esprit, et c'est assez angoissant (le mot est faible). On se sent prisonnier de son propre corps. On sait que la réalité qu'il nous offre n'est pas la pure réalité, mais on ne sait pas comment en sortir.

Mais je n'ai pas abandonné pour autant. Le rêve répond sûrement à des codes, comme toutes choses. Il doit y avoir une « porte » symbolique, qui permet à la conscience de reprendre le dessus. C'est à ce moment que j'ai pensé au suicide. En effet ce balcon surplombant ce joli paysage semblait être une invitation à sauter. A cet étage, la chute pouvait être mortelle. Mais ce n'est pas le résultat de la chute qui compte, c'est le geste symbolique du saut. Il me sembla que le choc de l'atterrissage serait suffisant à me sortir du sommeil. Ce n'était qu'une hypothèse. Et pourtant... Même dans le rêve, la mort reste la mort ; et l'idée de

sauter dans le vide restait effrayante malgré tout. La difficulté est de surmonter son instinct de survie qui nous dit qu'en aucun cas il ne faut faire ça, car en effet, ça ne va pas de soi.

N'étant pas suicidaire en réalité, c'est une décision qui m'apparaissait alors bien difficile. Peut-être aurais-je dû me jeter par la fenêtre, le choc causé par une mort provoquée m'aurait sûrement, paradoxalement, sorti de ce sommeil morbide.

Avec du recul quand j'y repense, mon inconscient a seulement pensé à la mort comme porte de sortie, de cette réalité rejetée par mon esprit. Cela donne à réfléchir sur les personnes qui parviennent à se donner vraiment la mort, mais aussi sur la façon de vivre la mort, comme une sorte de soulagement, de dénouement.

Finalement j'ai bien fini par me réveiller, à moitié en sursaut. Je ne sais pas comment, mais tout ce que je sais, c'est que je n'ai pu me résoudre à sauter. La première chose que je fis, c'est de regarder l'heure. Incroyable, ce cauchemar n'avait duré que 10 minutes. Heureusement pour moi, c'était rattrapable et je n'arriverai pas en retard. Finalement ces 20 minutes n'étaient pas passées aussi vite que je l'aurais cru, puisqu'elles n'étaient passées qu'à moitié. Encore sous le choc de ce rêve étrange, j'ai d'abord regardé par la fenêtre, et je pus constater avec soulagement que l'agglomération rouennaise était bien là où elle devait être. Je ne saurai dire aujourd'hui si je parvins à émerger du sommeil de mon propre chef et si ce fut un hasard. Mais ce que l'on peut remarquer, c'est qu'il est beaucoup plus rapide et beaucoup plus facile de constater que nous ne rêvons pas lorsque nous sommes à l'état d'éveil, car l'inconscient n'entrave plus la lucidité. Aussi loin que remontent mes souvenirs, même si j'avais déjà eu quelques fois des suspicions, je crois bien que c'est la première fois que je parviens réellement à prendre conscience que je rêve au sein même du susdit rêve. Cela en fait donc une expérience rare, et qui peut peut-être nous en apprendre sur le fonctionnement de l'inconscient et sur le sommeil. D'ailleurs je pense que le fait de n'avoir dormi que 10 minutes après un réveil soudain n'y est pas pour rien dans cette expérience, qui a peut-être moins de chance de se produire dans un état de sommeil profond (puisque le sommeil a des phases). Concernant la distorsion du temps, c'est aussi intéressant. Alors que j'étais sûr que j'arriverai en retard, puisqu'il me semblait que je tournais en rond depuis près d'une heure, 10 minutes s'étaient seulement écoulées.

Pour en revenir au cours, je ne sais pas si cet exemple peut réellement rentrer dans le cadre d'une surprise où l'attente n'a pas été remplie. Certes il y a eu attente, surprise et non

remplissement, mais tout ceci au sein d'un rêve. Je ne suis pas sûr que l'on puisse considérer les attentes d'un rêve, car c'est une construction de l'inconscient, faites d'images stimulées par le vécu, furtives et incohérente si on les prend au pied de la lettre. Comme nous l'a montré Freud, le rêve est le langage de l'inconscient, il n'a de cohérence que dans le symbolique. Il faut donc l'interpréter autrement que nous interprétons la réalité. Alors finalement, ce n'est peut-être pas si étonnant que ça qu'une de mes attentes n'ait pas été remplie dans un rêve. L'inconscient est déjà porteur de négation en lui-même.

Mon attente était celle de la vue de l'agglomération rouennaise en regardant par la fenêtre. Le non remplissement de cette attente a créé une surprise, qui a constitué pour moi une prise de conscience. Pour reprendre le schéma décrit par Husserl dans son paragraphe, mon élan tendancielle a été de m'attendre à voir la même vue que tous les jours quand je me réveille. C'est le comportement naturel de l'être-là au monde est un automatisme, si bien que je n'avais pas l'intention de m'attarder plus que ça sur ce regard jeté à l'extérieur. Ensuite, l'événement expérientiel est ce regard en lui-même ; non plus l'intention de regarder ou d'y voir quelque chose en particulier, mais le regard dans son effectivité. Il y a eu une surprise, parce que je ne m'attendais pas à revoir ce paysage enfoui dans mes souvenirs, donc on peut dire que mon attente n'a pas été remplie. J'ai pu constater que la surprise amène le pathologique, puisqu'une angoisse s'est développée à partir d'elle. On n'est plus dans une relation standard avec l'objet, et ça dérange. De même, la rupture du flux temporel qui s'en accompagne converge-t-elle aussi vers l'affirmation d'une surprise.

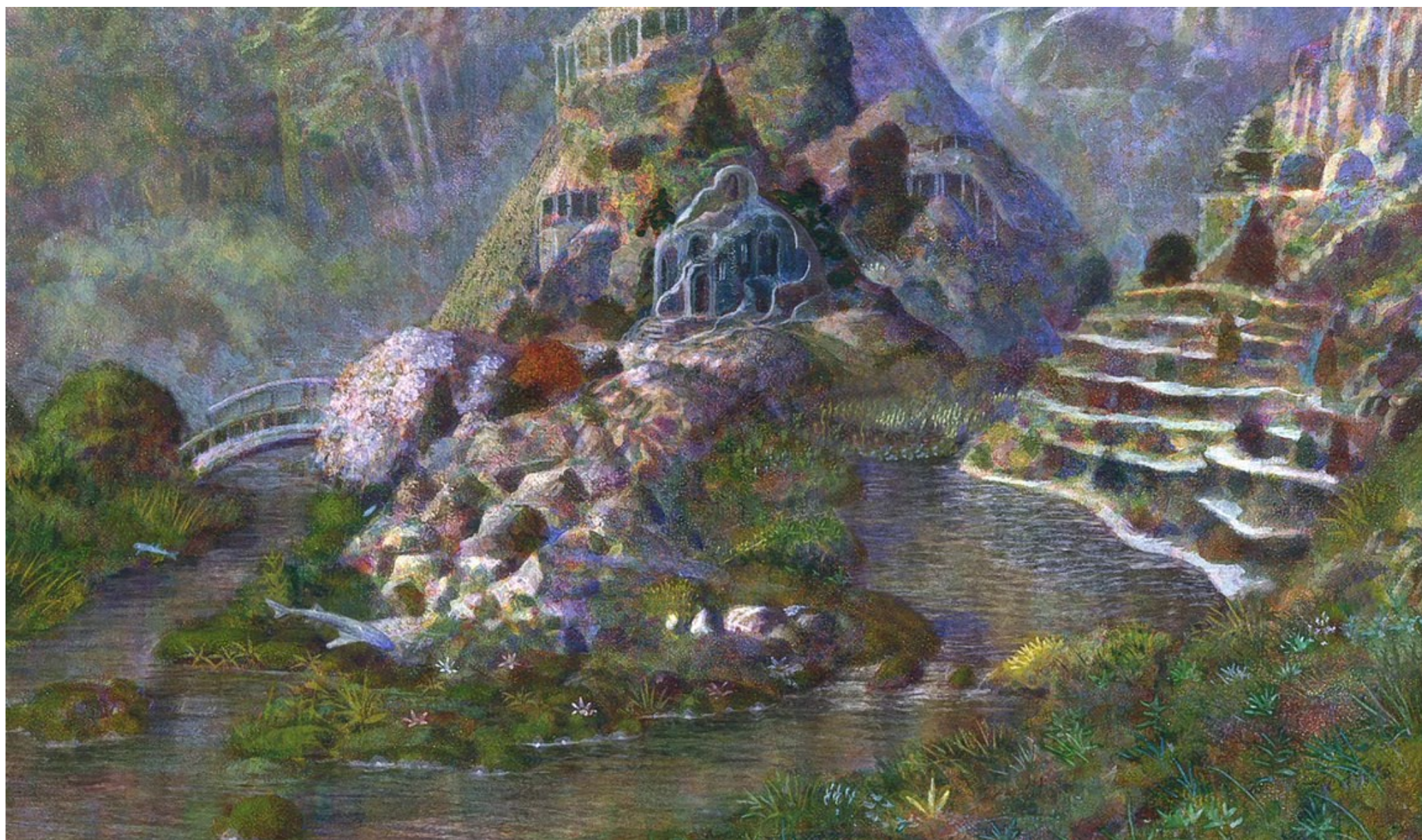
Enfin, pour ce qui est de dire s'il s'agit d'une surprise positive ou négative, il faut préciser que mon attente n'était pas volontaire. Je ne tenais pas à voir quelque chose en particulier, j'ai regardé avec indifférence. En ce sens que ma volonté n'était pas engagée, il ne peut y avoir de déception. On pourrait d'abord parler de surprise positive, parce que c'était vraiment une vue agréable au réveil. Mais on pourrait ensuite parler de surprise négative, parce que ça a transformé mon rêve en cauchemar.

Il me vient maintenant un second exemple de surprise personnelle où l'attente n'a pas été remplie. Habituellement les seuls domaines de l'art qui m'intéressent sont ceux de la

musique, de la poésie et du cinéma. Jamais je ne m'étais encore vraiment intéressé pour la peinture, qui me semblait bien ennuyeuse. Mais ça c'était avant ce dimanche 11 novembre. Ce jour-là, j'ai fait une découverte qui a été comme une révélation pour moi. En fait, c'est le cinéma en quelque sorte qui m'a ouvert les yeux et qui m'a fait entrer dans le monde de la peinture. En lisant quelques articles qui se proposaient d'analyser des films d'animation japonais, dont je suis très friand, j'ai découvert que le grand réalisateur des studios Ghibli, Hayao Miyazaki, avait fait appel à un artiste peintre en 1995, Naohisa Inoue, pour qu'il conçoive le design d'un monde imaginaire dans « Si tu tends l'oreille... ». C'est avec cette intention de collaboration qu'il alla lui rendre visite un jour, et finalement, il lui acheta une toile qu'il accrocha dans les studios Ghibli. L'artiste était connu pour la thématique qui se retrouve dans tous ses tableaux, celle d'un monde imaginaire au nom d'Iblard ; et à notre plus grande joie, il accepta de collaborer. Ayant apprécié le film, je me suis alors renseigné sur ce peintre, et j'ai découvert qu'il avait collaboré une seconde fois avec les studios Ghibli, mais cette fois-ci en tant que réalisateur. C'est ainsi qu'en 2007, il créa son propre film, d'une durée de 30 minutes, et qui n'est rien d'autre qu'une séquence d'image qui présente l'ensemble de ses tableaux, son univers, le tout agrémenté d'une musique relaxante. Sa peinture est de temps à autre dotée de minuscules mouvements, mais parler d'un film serait peut-être exagéré ici ; il ne s'agit jamais que d'un défilement de toile dynamique, soutenu par une mélodie, certes discrète, mais qui fait aussi son effet. Finalement on serait tenté d'y voir là une nouvelle méthode d'apprécier la peinture, de présenter la peinture ; car c'est bien de ça dont il s'agit, le reste n'est que détail. Ce film, « Iblard Jikan », est pour moi une œuvre d'art. Chaque toile présentée est un véritable régal pour les yeux, et on ne se lasse pas de le revoir.

Pour en revenir à la surprise, je me souviens qu'au cours de ce film, il y a une toile qui a retenu mon attention par la surprise qu'elle a créée en moi. Afin de ne pas vous gâcher la surprise, je vais vous présenter une image de la toile avant la surprise, que nous analyserons, puis une image créant la surprise.











### 1<sup>ère</sup> image :

Le point de vue du peintre semble se situer à la limite de ce pré verdoyant, qui ressemble à un plateau, notamment en raison de la pente qui commence à droite et qui nous suggère une falaise, d'où coule une rivière en contrebas. Le bord de falaise d'où nous semblons nous trouver se poursuit sur la droite. Et à en juger par la petite taille des arbres représentés, on peut penser que cette côte se prolonge sur plusieurs centaines de mètres, car la taille des arbres, tout comme ceux que nous avons en face, nous suggèrent une certaine distance. Le bord de cette falaise constitue donc un point de vue qui nous permet de voir au loin. C'est parce que la falaise se poursuit sur la droite sans amont particulier qui pourrait nous faire penser que nous sommes en contrebas, que nous pouvons en déduire que si nous nous penchons, nous verrons un précipice comme sur la droite. Le chemin rocailleux en face s'apparente à une montagne, au sommet de laquelle on trouve une structure qui n'est pas naturelle. Son architecture esquissée nous suggère un bâtiment, encastré dans la montagne. A en juger une nouvelle fois par la taille des arbres au-dessus et sur la gauche, on peut penser, ce qui semble logique, qu'un homme pourrait entrer dans ce bâtiment, si loin de notre point de vue. Si on s'attarde trop sur le tableau, on remarque déjà quelques incohérences, et l'effet de surprise est gâché. C'est pourquoi il passe rapidement dans le film ; ainsi nous voyons tous ces détails, mais nous n'avons pas le temps d'en remarquer l'incohérence, ce qui permettra la surprise dans la séquence suivante. Afin de laisser sa force à la surprise, j'ai décidé de vous montrer l'évolution de la toile avant d'en faire le commentaire.

### 2<sup>nde</sup> image :

La présence de la petite fille remet tout en cause. L'image en devient d'autant plus étrange, que nous l'avions d'abord vu sans elle. Dans le film, nous la voyons franchir ce qui nous semblait être un précipice en quelques joyeuses enjambées. Elle se tient maintenant au pied de la montagne, qui se révèle en fait n'être qu'une colline. La petite fille devient l'élément fiable du décor qui nous permet de juger par comparaison de la réelle taille du paysage. La rive nous semblait éloignée, mais ne l'était pas. La colline nous semblait être une montagne, le pré verdoyant semblait être en amont de la rivière, qui n'est en fait qu'un ridicule petit ruisseau franchissable d'un seul pas d'enfant. Mais que dire alors de ce mystérieux bâtiment, qui ne peut plus accueillir le moindre être humain de par sa petitesse ; que dire de ces arbres qui avoisinent la taille d'une plante ? La présence de la petite fille rend le paysage incohérent. Le peintre joue avec les échelles pour nous surprendre. Ce n'est pas

tant la présence de la petite fille qui nous surprend, mais c'est sa progression au sein du tableau et sa taille. Au départ elle apparaît sur la droite, en ce près verdoyant. A ce moment sa taille nous paraît normale. Mais lorsqu'elle se met à courir, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de précipice, comme le prolongement du paysage à droite nous le suggérait. Enfin lorsqu'elle franchit le ruisseau pour se tenir au pied de la colline, sa taille paraît démesurée par rapport aux arbres. Là c'est la surprise totale. Pourtant, sa taille n'a pas tellement changée du début à la fin de la séquence, mais si un personnage doit se déplacer dans un paysage qui implique une certaine distance, on devrait le voir rétrécir en accord avec son avancée dans le paysage. Si la petite fille n'était pas apparue, nous n'aurions jamais su la vérité sur cette peinture. Mais encore une fois, il s'agit d'une perception négative en soi, en tant que perception déçue, mais pas négative au sens où le sujet attachait un sentiment particulier à son attente non remplie. Nous n'attachions pas une réelle importance à ce que ce paysage représenté soit plus éloigné et plus grand qu'il ne l'est en réalité, mais le fait est que notre certitude naïve nous laissait l'imaginer de prime abord ; puis l'arrivée de la petite fille, créant l'événement de la surprise, vint décevoir notre aperception antérieure. Par ce jeu des échelles, le peintre cherche à déstabiliser notre perception normale, car ici, l'évidence naturelle est mise à mal dans l'accomplissement de la perception.

## 6) Topologie du § 21

### I Introduction

➔ Elle concerne les 3 premiers paragraphes et se distingue en 3 moments.

1) Les structures de la perception (l.1 à 13)

➔ Il définit la perception concrète et pose son effectivité comme une réalisation empêchée ou non empêchée.

2) La perception normale (l.14 à 25)

➔ Il la décrit conformément à son concept d'évidence naturelle. Elle est non empêchée.

3) La perception inachevée (l.26 à 36)

➔ Il décrit les 3 cas possibles de cette « perception », qui demeure un éternel devenir, et c'est en ce sens que l'empêchement qui neutralise son attente est purement négatif.

## II L'origine de la négation

### 1) La perception déçue (l.37 à 110)

➔ Dans ce cas, l'empêchement du remplissement des attentes protentionnelles n'est pas purement négatif, car la perception s'achève. Certes dans la surprise, mais elle s'achève. Dans la surprise parce que la perception accomplie révèle autre chose que ce que l'esprit s'imaginait dans l'aperception qui la précédait.

### 2) Ontologie de la négation (l.111 à 154)

➔ Définition de la négation comme sphère antéprédicative et comme lutte des croyances. Pour qu'une chose soit effective, encore faut-il qu'elle existe en soi auparavant. La déception qui résulte éventuellement de la perception, n'est possible que parce que la négation est antérieure à la perception. Dans le cas de la perception déçue, il y a une lutte, car la croyance acquise par la perception achevée s'oppose à la croyance de l'aperception.

### 3) Conclusion : que nous apprend la négation quant à la perception ? (l.155 à 170)

➔ Il en tire deux points. D'abord, la perception normale est antérieure à toute forme de perception. Elle est nécessaire dans la croyance universelle au monde, et c'est pourquoi la négation est possible. Ensuite, la possibilité d'une déception de la perception nous apprend de cette dernière qu'elle se fonde sur des attentes, qui sont toujours là avant que la perception ne soit achevée, et qui sont destinés à se superposer avec la constitution originale de l'objet. L'unité de la perception concrète est donc composée des attentes de l'aperception confrontées aux constitutions de l'objet.

## III La conscience de doute et de possibilité

### 1) Le doute : un empêchement qui ne saurait constituer une déception (l.171 à 230)

➔ Il s'agit d'un état entre l'aperception et la perception finale. La perception est alors disloquée, plusieurs hypothèses contradictoires se dispute le rôle d'attente protentionnelle, et il n'est possible d'en affirmer une, tout comme d'en nier une, tant que la perception est inachevée. Si la perception ne s'achève pas, l'esprit fera alors un calcul de probabilité pour résoudre le conflit, de sorte que c'est le plus probable qui jouera le rôle de tendance,

car l'esprit rationnel est obligé de poser une attente sur ce qu'il perçoit pour le considérer en tant qu'objet.

## 2) Les modalités du doute (l.231 à 265)

➔ Puisque les attentes en conflit ne sont ni affirmées ni niées, le mode de la présence vivante de l'objet a-perçu demeure le même avant et après le doute. En revanche, c'est le mode de la conscience, qui se décline en mode de croyance puis mode d'être, puisque la certitude n'est ni naïve (perception normale) ni réacquise par le travail de ses modalités (perception concrète), elle est simplement mise en suspend.

## 3) Le devenir-douteux : la présomption d'être (l.266 à 331)

➔ Les modalités du doute sont aux modalités de la perception, ce que le ressouvenir est au souvenir. L'un est factice, l'autre est un mode normal. L'empêchement dans la perception douteuse ne prend pas la forme de la déception. Cependant le non remplissement de l'intérêt place la certitude dans une situation particulière, qui est celle de la suspension. Le sujet 'Je' peut considérer ce doute, mais il ne peut pas le conserver ; il est forcé de trancher pour penser. C'est donc en remède à cette suspension insoluble qu'il fait appel à la probabilité, qui prendra la forme de la présomption de croyance. On ne fait alors que supposer, parce qu'il n'est aucun autre mode, normal, qui puisse permettre de parler de l'objet a-perçu. L'empêchement d'une perception inachevée donne donc naissance à la possibilité présomptive.

## 4) La résolution du doute : la probabilité (l. 332 à 346)

➔ Le doute crée une dislocation de l'unité perceptive, or la conscience a besoin d'unité pour penser. La probabilité va donc s'instituer comme le juge qui calculera le poids des présomptions d'êtres.

# IV Possibilité problématique et possibilité ouverte

## 1) Une différence fondamentale (l.347 à 383)

➔ Lorsque la perception n'est pas encore achevée et qu'elle ne se décline pas dans le doute plurivoque, c'est alors que les modalités normales de la perception sont naïves ou qu'elles font admettre au 'Je' la possibilité ouverte. Il prend un exemple pour l'opposer à

celui qu'il a pris pour illustrer le doute. Quand on voit une silhouette dans une vitrine, il ne peut s'agir que d'un homme ou d'un mannequin, mais tant que ma perception ne me permettra pas de trancher, je douterai, et au mieux, je ferai de mes éléments perceptifs une présomption d'être que je jugerai à l'aulne de la probabilité. En revanche, quand je vois le recto d'un objet, j'imagine son verso comme étant une continuité de ce recto, ou bien, je l'imagine tel que les objets du même type que j'ai déjà observé. C'est l'attente de ma perception normale qui parle. Cependant, rien n'est certain. Il n'y a pas ici de doute, mais si je fais jouer mes modalités de la perception, ce qui me fait sortir de la certitude naïve, je m'aperçois que sans avoir vu de mes propres yeux le verso de cet objet, je peux me tromper, car tout est possible. C'est cela la possibilité ouverte ; une possibilité indéterminée, qui admet que l'objet soit autre que l'attente que la conscience peut en avoir. Mais derrière cet 'autre' se cache un infini qui, sans être problématique, ne se résoudra que par l'achèvement de la perception.

## 2) L'attente non présentifiante du présentifié (l.384 à 404)

➔ La possibilité ouverte est une première étape vers la perception concrète, puisqu'en supposant l'indéterminé comme attente, elle déjoue la possibilité négatrice de la perception naïve et primitive. En effet, comment puis-je être déçu, si j'admets qu'il y a une attente de l'intérêt mais que cette attente est indéterminée ? La possibilité ouverte est la reconnaissance de l'inconnu ; j'attends quelque chose, mais je n'attends pas une chose en particulier. Pour que la déception soit possible, il faudrait que je me sois trompé, non pas dans l'objet de l'attente, puisqu'il est indéterminé, mais dans le fait même d'attendre, de telle sorte que ce que j'avais pris pour un objet ou une réalité ne recouvre en fait rien de tel. On pourrait par exemple se représenter une sphère de face, et découvrir en faisant le tour de l'objet qu'il ne s'agit en fait que d'une demi-sphère, et que donc, ce que nous attendions du verso de l'objet n'existe pas.

## 3) Une position propice à la connaissance (l.405 à 426)

➔ Que l'intuition s'exprime ou soit mise en suspend, l'achèvement de la perception concrétise la perception normale en réifiant une certitude naïve et primitive, ou en résolvant la possibilité ouverte, par une certitude concrète. Seulement, là où l'intuition sera mise en suspend, le sujet 'Je' sera plus prompt à vouloir achever sa perception normale, parce que cette suspension appelle la connaissance pour la combler. Le problème de la perception normale, c'est que l'intuition contenue dans les attentes protentionnelles possède déjà une première forme de certitude, notamment de par la répétition de

l'expérience avec un objet similaire, et c'est pourquoi elle ne cherchera pas nécessairement à s'achever dans une perception concrète, ignorant elle-même si elle est susceptible d'ignorer.

#### 4) Des processus de perception possédant leurs modalités propres (l.427 à 471)

➔ Le doute ou l'attente non présentifiante constituent tous deux une mise en suspension de la certitude. Cependant les modalités qui sont à l'œuvre dans leur résolution sont totalement différentes. Dans la possibilité problématique, on part d'une certitude primitive comme intuition, qui va se disloquer en exigences opposées et déterminées, pour n'arriver qu'à une présomption d'être probable si la perception demeure inachevée. Dans la possibilité ouverte, les modalisations, détachées de l'intuition, vont tendre vers l'accomplissement de la perception pour acquérir une certitude concrète, sans quoi l'attente demeurerait indéterminée. Que la perception soit achevée ou non avec la possibilité ouverte, on est de fait moins porté à l'erreur, puisque la certitude naïve et primitive est mise de côté. Les modalités de perception de la possibilité problématique sont sujettes à la croyance, alors que les modalités de perception de la possibilité ouverte sont sujettes à la connaissance. Le doute, en ce qu'il se contente de l'expérience pour présentifier son élan tendanciel, est un fait du sujet, et donc renferme une part de subjectivité qui nuit à la certitude. En revanche, l'attente non présentifiante s'en remet à l'objet lui-même, et donc elle se voue à un savoir objectif.

## V Le double sens du terme de modalisation

### 1) La modalisation décisive du doute (l. 472 à 525)

➔ Il distingue deux types de modalisation : celle qui passe de la certitude naïve à la certitude concrète sans jamais cesser d'être une certitude ; et celle qui passe par la certitude naïve puis par le doute, pour se solder par la présomption, le probable. La déception n'est pas un empêchement qui met en œuvre les modalisations du doute, car si j'avais douté, je n'aurais pas pu être déçu. Avec la déception, nous passons d'une certitude naïve à une autre. En revanche, tant que je doute, je ne peux plus revenir à la certitude, c'est alors une autre modalisation qui va venir valider ma certitude. Cependant, le doute ne solde pas nécessairement par la présomption et la probabilité. Si la perception, se poursuivant, apporte de nouveaux éléments qui vont permettre au doute de trancher définitivement, alors il est une

autre sorte de modalité qui est à l'œuvre dans l'esprit. Cette confirmation positive ou négative met fin au doute en ce qu'il revient à la certitude, il s'agit donc du travail d'une autre modalité. Soit que la perception appartienne à la modalité qui ne quitte pas la certitude, soit qu'elle appartienne à la modalité du doute. Mais la perception peut aussi être un jeu des modalités, en ce sens qu'elle peut passer de l'une à l'autre, et du doute revenir à la certitude.

## 2) La perception réceptive : le socle des modalités du jugement (l. 526 à 547)

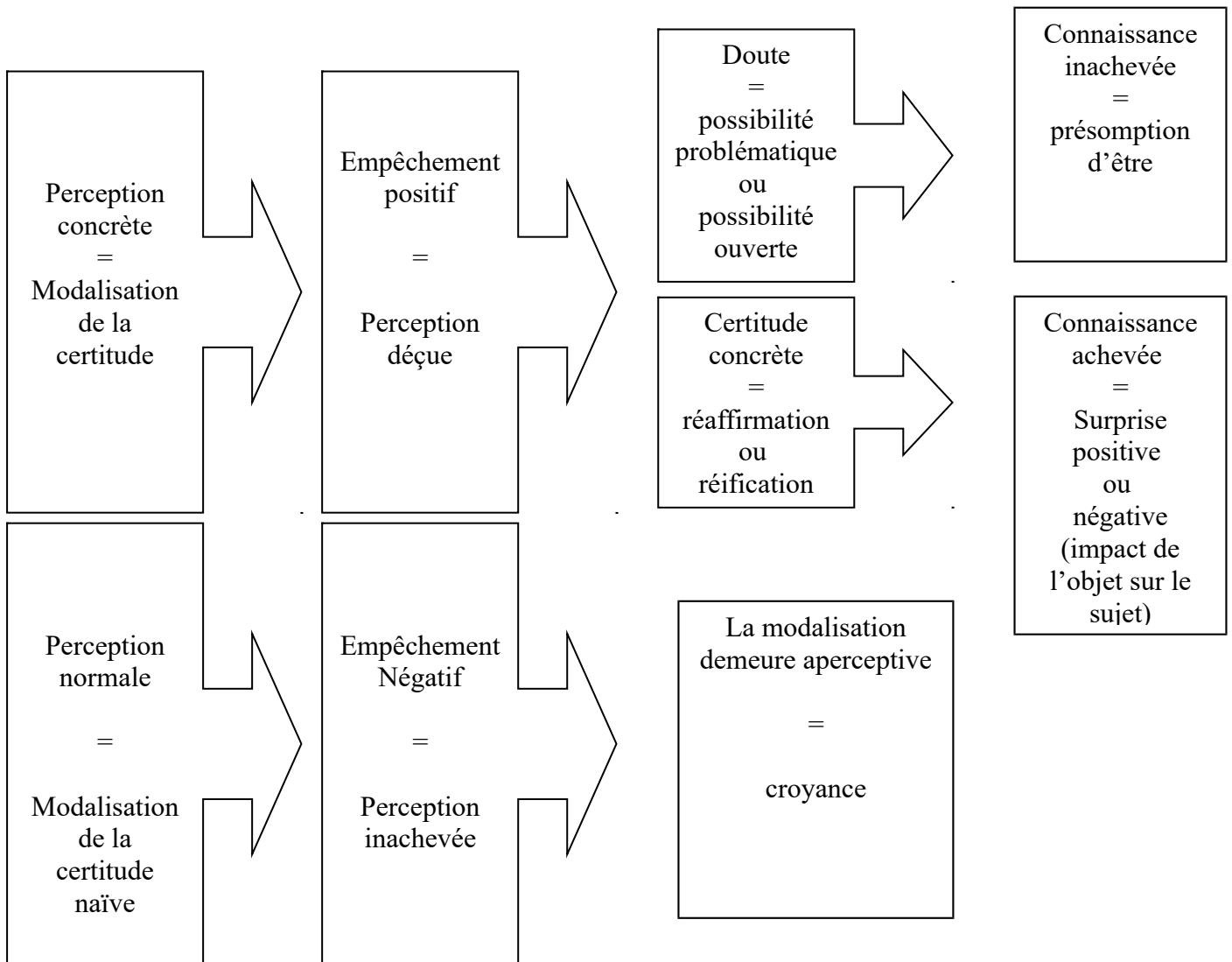
➔ Il résume toutes les formes de modalisations qu'il a décrit : « négation, conscience du possible, restauration de la certitude par acquiescement ou négation ». Le premier étant l'évidence naturelle, le second le doute, et le dernier la déception ou la confirmation. L'évidence naturelle, qui ne fait qu'apercevoir ce qu'elle pourrait percevoir, est une certitude naïve qu'il qualifie ici de « certitude de croyance la plus simple ». Or c'est tout ce travail des modalisations de la certitude qui la réifie d'une manière bien supérieure, et cela se situe sur un autre plan que celui de la forme originelle.

## 3) L'empêchement positif et l'empêchement négatif (l. 548 à 562)

➔ Le principe premier de la modalisation de la perception est donc l'empêchement. Mais pas n'importe quel empêchement. Il s'agit de l'empêchement en tant que déception, en tant que suspension de la certitude, ou en tant que présomption. Il ne faut pas le confondre avec l'empêchement strictement négatif qui avait été cité dans l'introduction, à savoir celui de la perception inachevée, car il ne permet même pas la résolution du doute. Cet empêchement-là ne permet pas la perception concrète, et encore moins le jugement, qui devrait s'en suivre.

# 7) Articulation des concepts et synthèse

Pour reprendre le schéma de la page 6, nous allons le compléter avec ce que nous avons appris. A savoir qu'il y a une troisième possibilité qui permet d'arriver, non plus à la croyance ou la certitude naïve, mais à la certitude concrète, à la connaissance. Il s'agit de l'empêchement positif, voyons comment il se décline :



La thèse de Husserl dans ce paragraphe 21 :

« **La théorie des modalités du jugement est suspendue en l'air si elle est développée simplement à propos des jugements prédicatifs**, comme c'est le cas dans la tradition, où l'on ne va pas chercher l'origine de tous ces phénomènes de modalisation dans la sphère anté-prédicative. »

§25, 1.536 à 540



## Commentaire

Avec cette phrase, Husserl légitime sa philosophie. Il dit clairement ce que, lui, apporte de nouveau, ce que justement, la tradition n'a pas su voir ; et c'est là tout l'intérêt de son propos. Selon lui, la théorie des modalités n'a jamais pu se développer comme elle aurait dû parce que la tradition philosophique avait commis l'erreur de ne l'appliquer qu'aux jugements prédicatifs, comme si elle ne pouvait l'être qu'à ce moment-là. Mais en l'appliquant à la sphère anté-prédicative, Husserl développe cette théorie des modalités jusqu'à ses origines les plus profondes. Si l'on devait résumer sa thèse, qu'il a largement développé tout au long de ce paragraphe 21, on pourrait dire que c'est le fait de soutenir qu'il existe une sphère anté-prédicative, que les phénomènes de modalisation y trouvent leur origine et que la théorie des modalités peut et doit y être appliquée.

### Les concepts de sa philosophie :

#### -L'aperception

➔ C'est tout ce qui se passe dans la conscience du sujet juste avant de percevoir l'objet. C'est le processus de la certitude en son niveau le plus bas, au moment où le sujet s'apprête à percevoir. C'est très proche de la protension, sauf qu'elle est plus ou moins inconsciente. Le sujet admet un certain nombre de chose sans le savoir, avant de percevoir concrètement.

#### -L'attente

➔ Elle est protentionnelle. Selon Husserl, nous avons toujours une certaine attente quand nous sommes sur le point de percevoir. Si cette attente n'était pas là à l'origine de toute perception, la surprise ne serait pas possible.

#### -L'élan tendanciel

➔ C'est le fait de porter ses attentes sur un objet que l'on s'apprête à percevoir. Cet élan désigne l'ensemble des attentes spécifiques de notre conscience. Mais cet élan tendanciel a tendance à se substituer à la perception concrète lorsque celle-ci ne s'achève pas. Chez Husserl, la conscience perceptive et l'intentionnalité forment une unité.

-L'événement expérientiel

➔ Cette fois-ci, nous sommes du côté de l'objet. L'événement expérientiel, c'est tout ce qui se passe dans la conscience du sujet, lorsque celui-ci et l'objet entre dans une interaction que l'on appelle : perception.

-Le remplissement

➔ C'est le fait de ne pas être surpris après perception. C'est-à-dire que nos attentes, qui étaient aperceptives, ont coïncidées avec la révélation de l'objet par la perception.

-L'empêchement

➔ Cela désigne tout ce qui empêche la perception de se concrétiser, et donc la véritable connaissance de se substituer à la croyance. Ici nous pouvons faire un reproche à Husserl, en ce sens qu'il distingue deux formes d'empêchement, l'une menant à la certitude naïve et l'autre à la certitude concrète, mais sans les différencier dans la nomination. J'ai donc pris l'initiative de les qualifier d'empêchement négatif et d'empêchement positif pour clarifier les choses, chose que ne fait pas Husserl.

-La surprise

➔ Elle ne se produit que dans la perception. Elle manifeste un conflit entre les attentes protentionnelles et le contenu de l'objet de la perception. Il n'y a pas de remplissement, comme la conscience aurait tendance à naturellement le croire par avance, parce que c'est le cas la plupart du temps dans la perception normale. La surprise est un empêchement positif, car elle prouve que nous sommes allés assez loin dans la perception pour remettre en cause nos attentes, et c'est cette recherche de réification de nos attentes qui va constituer la certitude concrète. Si nous devons poursuivre sur l'évolution de la conscience du sujet, nous distinguerons par suite la surprise positive (joie) et la surprise négative (déception).

-Conscience

➔ La conscience qui possède le mode de la présence vivante se distingue de la conscience présentifiante et de la conscience vide, qui interviennent toutes deux dans la sphère anté-prédicative, mais si on lui ajoute le mode d'être ou de validité, elle nous amène à la perception concrète.

#### -Mode

➔ Husserl distingue 3 modes de conscience : celui de l'étant, celui de la certitude et celui qui est la somme des deux.

#### -Modalité

➔ Ces modes se déclinent en 3 modalités : la modalité d'être, la modalité de croyance et la modalité de la certitude.

#### -Le doute

➔ C'est un empêchement négatif qui en est à l'origine. C'est une perception inachevée qui sort du cadre de la perception normale, puisque la perception partielle est à cheval entre le remplissement et la surprise, ce qui provoque une dislocation de la conscience perceptive. A travers le doute, la conscience ne perçoit plus normalement, elle est divisée. Le doute se décline en deux façons. Soit que deux hypothèses qui se nient l'une l'autre se mènent la guerre au sein de la conscience, ce qu'il appelle la possibilité problématique ; soit que l'objet pourrait être aussi toute autre chose que ce que nous attendions, mais sans en avoir une idée précise, ce qu'il appelle la possibilité ouverte.

#### -La présomption

➔ C'est la solution qu'a trouvée la conscience perceptive pour résoudre le doute. Après avoir fait un travail sur la perception partielle qui passe par la probabilité, elle va aboutir à une présomption d'être. C'est-à-dire que l'on suppose l'existence d'un certain objet. La conscience ne peut rester en proie au doute, alors elle fait appel à la croyance, à défaut de pouvoir établir la connaissance. Cette croyance permet d'intégrer cette perception inachevée à l'attitude naturelle, parce que la conscience a besoin d'être unifiée pour progresser normalement, sinon elle tomberait dans la psychose ou la schizophrénie.

#### Le niveau d'expérience implicite à partir d'un point de référence

« (de l'objet visé comme tel) » p.104, 1.5

Ce n'est pas une consigne qui va pas de soi. Afin de le faire sans détour, j'ai lu *L'origine de la négation* avec une question en arrière pensée : quelle est la première image qui ressort à la lecture de tel ou tel mot ? En réalité, j'aurais pu choisir n'importe quelle phrase. Mais si je me suis arrêté sur celle-là, c'est parce que l'image m'a semblée assez forte pour l'évoquer.

Si l'on ne se force pas à faire cet exercice, on ne s'en rend pas compte. Pourtant, si nous comprenons un texte, c'est bien parce qu'il produit un enchaînement d'images cohérentes en nous. Car la pensée, avant qu'elle ne devienne langage, n'était à l'origine qu'image. Les dessins sont apparus bien avant l'écriture, et dans certaines civilisations comme celle de l'Égypte antique avec les hiéroglyphes, ces images constituaient leur langage propre. Ce langage est tellement ancré en nous depuis notre enfance que nous en oublions que derrière chaque mot se cache le souvenir d'une expérience précise qui se réactualise en notre inconscient pour permettre une compréhension personnelle. Bien entendu la signification des mots est la même pour tous, mais la façon dont ils se signifient en nous est propre au vécu de chacun. Quand on rencontre un mot inconnu, on ne sait pas quelle image lui attribuer, et donc l'intégrer en notre pensée est plus difficile. Nous avons besoin de l'expérimenter pour l'utiliser à bon escient.

Dans cette phrase, c'est le mot « ciblé » qui m'intéresse. La première image que me renvoie ce mot, ou plutôt à ce verbe, est un souvenir de mon enfance. Je me revois à 8 ans avec mon grand frère, dans notre jardin, nous entraînant à cibler. A cette époque, il avait un pistolet à billes de plomb. C'était sûrement un mercredi après-midi, il faisait chaud. Je ne me souviens pas d'une date exacte, parce que ça s'est produit plusieurs fois, mais je me souviens d'une action exacte. Nous avions disposé en pyramide les canettes de bière que buvait notre père, puis nous nous entraînions à tirer. Il n'y avait qu'une dizaine de mètres, mais c'était pas mal pour commencer. Nous avons développé notre façon à nous de dégainer, avec une espèce de scénario à la « James Bond ». Il y avait une allée serrée qui passait derrière la maison. Nous partions de là, chacun notre tour, déboulant dans le jardin avec une roulade, puis tirant sur la cible en position couchée, comme si elle était mouvante. Ainsi nous apprenions à cibler avec rapidité. Si ce mot me renvoie à cette expérience, c'est sûrement parce que c'est mon expérience la plus marquante avec ce mot. Cibler était alors viser ces canettes avec précision.

## 8) L'expérience du mug

Pour conclure la séance 4 de notre séminaire de psychologie appliquée sur le temps de la surprise et ses pathologies, notre professeur nous a proposé une petite expérience. L'idée était de provoquer une surprise générale chez les étudiants, qui avaient pour consigne de rendre compte par écrit du vécu de cette surprise, en la revivant, plusieurs jours après. On s'intéressera aux deux phases qui ont mené à la surprise – l'attente et l'élan tendanciel – à la phase même de la surprise – non remplissement – puis à la phase qui lui succède – le ressenti. Le professeur a donc proposé de nous dévoiler un objet qu'il sortirait de son sac à main, pour nous dévoiler son recto puis son verso. Mais afin de favoriser la phase d'attente et de proposer une perception qui serait immédiate et non progressive, le professeur nous a demandé de fermer les yeux le temps qu'il sorte l'objet de son sac à main.

### Avant

Comme tout le monde, j'ai fermé les yeux pendant un temps qui n'a pas excédé cinq secondes. Que s'est-il passé pendant ces quelques secondes ? J'ai d'abord raisonné en terme de probabilité. Puisque l'objet était tiré du sac à main d'un professeur, il était fort probable qu'il s'agisse d'un objet féminin classique que l'on retrouverait dans la plupart des sacs à main, ou bien d'un objet classique que l'on retrouverait dans la plupart des sacs et sacoches de professeur. Mais le temps était trop court pour que j'élise un objet en particulier. Plusieurs images me sont sans doute passées par la tête, sans que je m'en souvienne précisément. Mon attente était alors plutôt une attente générale ; c'est-à-dire celle de voir un objet que l'on attribue communément à la femme ou au professeur. Cependant, il était évident que le but était de créer une surprise. Et si, au contraire, le sac à main ne jouait pas le rôle de place naturelle mais plutôt de cacher cet objet dans le seul but de cette expérience ? Après tout, il pourrait très bien s'agir d'un objet insolite. Mais cela, j'y ai pensé seulement parce que je me savais être dans le cadre d'une expérience. Mon attente est alors devenue, non plus celle d'un objet ou d'une sorte d'objet, mais celle d'une surprise à venir, revêtant la possibilité ouverte, telle que Husserl l'a décrit.

### Pendant : recto

Le moment d'ouvrir les yeux est arrivé. L'objet en question n'est rien d'autre qu'un simple mug, une grande tasse pour boire le thé ou le café. Si je me souviens bien, l'anse était à droite pour le professeur, c'est-à-dire à gauche pour nous. Donc la face présentée n'était en fait pas le recto mais le verso, puisque l'anse se tenant à droite pour être prise par la main droite, c'est la face actuellement cachée que je devrais avoir en face de moi, en tant que droitier, si je me sers de ce mug. Cela dit, ça ne vaut que pour les droitiers. Mais il me semble justement que la plupart des illustrations sur les mugs sont fait pour les droitiers, c'est-à-dire que l'illustration principale part de la gauche de l'anse jusqu'au milieu du mug. Donc il était fort probable que nous ne voyions alors que l'illustration secondaire, de dos. Je me souviens avoir observé une couleur ; un bleu sombre, rappelant le cosmos, le ciel des galaxies. Je ne me souviens plus s'il y avait des points étincelants faisant figure d'étoile, mais ce bleu me faisait penser à l'univers. Lors de cette phase, il n'y a pas eu de surprise. L'objet était banal. Cependant nous ne l'avions perçu qu'à moitié, et tant que le verso ne nous avait pas été dévoilé, nous ne pouvions que l'imaginer. Je crois que j'ai naturellement laissé tomber l'idée de la surprise, et j'ai imaginé un verso cohérent, une prolongation de cette illustration. Peut-être une galaxie étincelante, ou une planète avec des anneaux. Cette phase a été un peu plus longue que la première, mais je ne pense pas qu'elle ait dépassé les dix secondes

### Pendant : verso

La surprise fut immédiate, à peine le mug avait été tourné. La première réaction intérieure fut la dérision, qui s'est peut-être exprimée à l'extérieur par un sourire. Surprise, parce que le recto n'aurait pu en aucun cas nous laisser présager de son verso. Aucune des attentes que nous aurions eues n'aurait été remplie. La dérision, parce que justement, le recto et le verso étaient tellement dissemblables, incohérents, sans rapport que ça paraît ridicule. Alors que le recto semble sérieux, sombre, profond et lisse, le verso est clair, comique et en relief. Ce verso représentait une vache, avec les pattes en relief, et peut-être la tête aussi. Cette drôle de vache n'était même pas réaliste, elle ressemblait plutôt à une peluche avec sa position improbable, qui la présentait, je crois, assise avec les pattes en avant. On a l'impression d'avoir affaire à un mug lunatique, ou même mieux, schizophrène. La vache fait penser à la

Normandie, région dans laquelle nous étudions ; mais pourquoi ce bleu ? Pourquoi cette alliance ?

### Après

Il faut bien l'admettre, sa décoration n'allait pas de soi, et c'est quelque chose que nous n'aurions même pas remarqué si nous l'avions perçu que d'un côté ; nous aurions alors pensé qu'il ne s'agit que d'un mug comme les autres, sans chercher à achever notre perception de l'objet. Nous ne l'aurions pas fait de nous-même, parce que c'est justement un objet banal, et que la perception que nous en avons toujours eu s'est soldée par une cohérence des illustrations. Et pourtant, nous croyons qu'il s'agit d'une règle, à laquelle répondent tous les mugs. Nous aurions cru savoir ce qu'est l'essence de cet objet, alors que nous aurions été dans l'erreur. Et lorsqu'un mug différent apparaît partiellement à notre perception, sous prétexte qu'il n'est pas propice à la règle de la répétition, nous faisons appel à la croyance et non à la connaissance, en ne cherchant pas à achever notre perception de l'objet. Avec cette attitude naturelle, qui nous permet de penser le monde dans une continuité, nous faisons le pari que cet objet banal que nous apercevons est comme tous ceux que nous avons connu du même genre. Mais si un objet, et ce mug en est la preuve, peut échapper ainsi aux critères que nous croyions pouvoir lui attribuer, c'est donc que ces critères que nous avons auparavant observés ne font en fait pas partie de la nature même de l'objet. En d'autres termes, chaque fois que nous n'achevons pas notre perception, nous prenons le risque d'inclure une faille dans notre savoir. Savoir vraiment ce qu'est un objet est un phénomène qui doit sans cesse se réactualiser dans la perception concrète. Husserl ne mène pas une critique sévère de l'attitude naturelle, il ne la bannit pas, puisque de toute façon elle est nécessaire à une attitude normale dans la vie de tous les jours. Seulement, il démontre, à travers le phénomène de la surprise, combien cette attitude est faillible quant à la certitude. Certes est-elle nécessaire pour considérer et avancer dans le monde en accord avec l'unité de la conscience, mais il nous rappelle que ce gain de temps se fait au prix d'une connaissance fallacieuse, en ce qu'elle fait appel à la croyance, par le biais d'un pari qui s'appuie sur la répétition des expériences similaires vécues. En outre, il est tout à fait juste d'admettre que pour connaître l'essence d'un objet, il faut achever totalement sa perception, c'est-à-dire sortir de l'attitude naturelle, quel que soit l'objet en question ; d'où sa méthode phénoménologique de l'*épochè*, qui consiste justement en une mise en parenthèse du monde.